

l'Asie, que par les observations y relatives de la science ethnographique, en démontrant en même temps que cette représentation symbolique remonte à l'ancien culte des chevaux de ces peuples.<sup>63, 64</sup> Tout ceci porte à croire que les autres membres détruits des représentations animalières encadrées d'un décor de tresses, ont été eux aussi des symboles sépulchraux. Par contre, nous ignorons si le décor de tresses recouvrant la face latérale de droite de notre fragment avait un sens symbolique ou non (Pl. XLV, 2).

Résumant les résultats exposés préalablement des recherches de détails, c'est l'opinion selon laquelle la pierre a dû être primitivement un monument funéraire, qui s'impose en premier lieu, fait qu'indique avant tout la représentation des symboles de la mort et de l'éternité visibles sur la face latérale de la pierre. Et c'est le même fait qu'indiquent aussi la disposition du double portrait sculpté sur la face frontale, évoquant les stèles funéraires romaines du bas-empire, ainsi que la représentation du prêtre, perpétuant sans doute l'homme de l'Église prêt à administrer l'extrême onction, mais en même temps en train de faire un vœu.

Le défunt a dû être un personnage de haut rang, et probablement un chef de famille, et il se peut qu'il portait sa toque ornée comme insigne de son rang. Conformément à l'opinion de Hampel, c'est lui qui a dû être le fondateur et patron de l'église représentée sur la pierre d'Aracs.<sup>44</sup> Le prêtre représenté nous invite à voir en lui le prêtre de l'église qui en administrant l'extrême onction au patron de l'église, fait un vœu près de son lit de mort de faire ériger sur sa tombe une plaque tombale et de veiller sur son repos éternel. C'est pourquoi il „protège” de sa main droite l'effigie du mort représenté sur la pierre, et c'est pourquoi il y fait inscrire plus tard la malédiction adressée à ceux qui tenteraient d'endommager la pierre.

Il est intéressant de noter que cette manière de la représentation du fondateur et de la fondation ne suit pas la formule iconographique habituelle le lapicide n'ayant pas représenté le donateur tenant de sa main la maquette de l'église, et pendant la cérémonie de l'offertoire.<sup>45</sup> Ce mode de l'expression figurative est connu plutôt dans l'art sépulchral de l'Asie Mineure et de la région du Caucase, où l'édifice, objet de la fondation, a souvent été représenté comme partie du couronnement plastique des stèles servant de monument funéraire<sup>47</sup> (Fig. 5).

Les examens d'ordre d'histoire de l'art nous présentent cette sculpture comme le résultat d'un croisement de plusieurs styles. Dans son effet d'ensemble elle rappelle le plus les stèles funéraires et les colonnes et piliers commémoratifs provinciaux du bas-empire.<sup>18, 21, 25, 26</sup> Par contre les figures et la manière de les sculpter indiquent décidément l'art de la sculpture en pierre du haut Moyen Âge de la Dalmatie et de la Croatie, par l'intermédiaire desquelles nombreux éléments du trésor des formes romaines ont pu arriver aussi indirectement à Aracs.<sup>19, 21, 15</sup> Le rôle de la Croatie (en général du Balkan Occidental) se manifeste encore plus nettement dans la représentation visible sur la pierre d'Aracs. C'est que la petite église accuse, selon son type, une parenté avec l'architecture croate ancienne, s'inspirant de l'art paléochrétien qui n'est pas exempte

de formes dalmates, istriennes et orientales (Pl. XLVI, 2), architecture dans la naissance de laquelle l'art de la région frontalière carolingienne, limitrophe avec la Croatie, a lui aussi eu sa part active. C'est tout au moins de ce fait que témoignent l'arrangement de son plan où la partie du sanctuaire a obtenu, selon sa forme spécifique, un accent inconnu dans l'architecture de l'Europe occidentale des époques préromane et romane, et la composition architecturale de la masse, dans laquelle le clocher — élément spatial étranger et inconnu dans le domaine de l'art byzantin — obtint lui aussi un rôle.<sup>46</sup>

A côté des formes caractéristiques imposées par le développement local dans le Balkan Occidental et remontant aux traditions artistiques romaines, le rôle directeur de l'art du Proche-Orient n'est pas moins important lui non plus. A cet égard c'est en premier lieu la conception des peuples cavaliers nomades des steppes cis- et transuraliennes, et la force créatrice de l'art de l'Asie Mineure et de la région du Caucase, absorbant les traditions artistiques romaines orientales, qui entrent en jeu.<sup>27, 29</sup> C'est avant tout à ceci que l'on peut attribuer la présence à Aracs du destrier harnaché sans cavalier, ce symbole spécifique. Il est caractéristique que ses analogies sont connues justement en Bulgarie (Pliska,<sup>61</sup> Pl. LII, 2), ainsi que dans le territoire de la Hongrie médiévale (Monostorszeg,<sup>22, 23, 53, 54</sup> (Pl. L, 2), ce qui permet de conclure qu'elles ont été transmises en Europe grâce aux peuples bulgare et hongrois, immigrants de l'Orient. C'est à eux que se rattache éventuellement la mode de la toque ornée du donateur d'Aracs dont les analogies de forme ne sont connues actuellement qu'en Bulgarie (Madara, dessin visible sur une tuile Fig. 3). Finalement, les attaches avec le Proche-Orient se manifestant dans l'art primitif de ces deux peuples rendent vraisemblable la présence à Aracs de cette variante orientale spécifique de la représentation du donateur.

En résumé: le donateur d'Aracs a dû être un propriétaire de terres hongrois, ou plutôt bulgare, éventuellement un chef de famille ayant vécu au tournant des Xe et XIe siècles. C'est toutefois de ceci dont témoignent les analogies du contenu et des formes, citées au cours de l'examen des détails de la pierre d'Aracs, ainsi que les données fournies par l'histoire du peuplement de la Tisza et du Maros et du territoire situé entre le Danube et la Tisza.<sup>65</sup> La pierre d'Aracs peut donc être datée du début du XIe siècle, lorsque l'église qu'elle représente a déjà été érigée. Il n'est donc nullement impossible qu'elle aurait été fondée déjà à la fin du Xe siècle. Cette église ne pourrait être identifiée avec l'église bénédictine (plus tard franciscaine), qui, bien qu'en ruines, subsiste à Aracs encore de nos jours, ni avec son ancêtre (dont les murs de fondation ont été récemment dégagés), étant donné que son plan ne concorde avec aucun de ceux-ci. Peut être n'existait-elle plus lors de l'établissement de l'ordre des Bénédictins à Aracs, car en ce cas le fragment de la pierre d'Aracs n'aurait pas pu être réemployé comme seuil dans leur cloître (Fig. 2).

J. Csmegei

## AZ ARACSI KŐ OLVASÁSÁHOZ

Csmegei József fenti cikkében az egykori aracsi monostortemplom, illetőleg elődjének építéstörténeti problematikáját fejtegette. Az eredményei által kirajzolódó kép teljességéhez némileg hozzájárulhat talán a felirat — végleges olvasása is és néhány ezekből adódó következtetés. Az alábbiakban legyen szabad e kiegészítést a szükséges rövidséggel elvégezni.

Hampel József az aracsi domborműről írván,<sup>1</sup> már

<sup>1</sup> Hampel J., Arch. Ért. 17 (1897) 204—212.

a múlt század végén kísérletet tett a kőképre, szerinte is, később rávéssett felirat elolvasására. A felső mezőbeli rész (XLIX. t. 1) olvasásával nem is volt különösebb nehézsége, és olvasatát egészen kis változtatással ma is helytállónak fogadhatjuk el. Az első két sor Hampel helyes olvasata szerint: L I T E R V L A (S) — C V M Q L E G V N T. . . . Az A betűnek csak az egyik szára vehető ki, mivel a kő jobb felső sarka letörött. A letört részen pedig még nemcsak a Hampel által rekonstruált S betűnek, de a másik három sor terjedelméből következtethetően még egy másiknak is akad hely. Ez, úgy hiszem, más mint

egy rövidített *qui*-t képviselő nagy Q nem lehetett, mert csak így válik teljessé a következő sor, de az egész feliratrészt értelme is. Ezzel a kiegészítéssel a két sor így lenne olvasható: LITERVLA (S) (Q) — CVMQ LEGVNT. A rövidítések feloldásával átírva: *Literulas quicumque legunt*. A másik két sor kiegészítésével és olvasásával kapcsolatban nem lehet észrevételünk: DE V OMNI (POTEN) TEM ROAGENT. Hampel és még előbb már Gerece Péter is<sup>2</sup> észrevették, hogy a feliratrészt rosszul rímelő leoninus. Hozzátehetjük, hogy hibás a konstrukciója is.

Jóval rongáltabb és bizonytalanabb az alsó mezőben levő felirat. (XLIX. t. 2.) Hampel fejtegetéseiben odáig jutott, hogy ha a felirat és a kőkép letörött aljával elvesztett befejezést MALE DIC (TVS SIT)-re egészítjük ki, „Olyan constructioit kapunk, mely (Q)ui vel kezdődik, utána egy IT végzetű ige következnek, mely talán az emlék ellen ejtendő sérelemlről szól és e föltevést támogatják a „lapidem istvm” szavak a második és harmadik sorban.”<sup>3</sup> E megoldással kapcsolatban csupán két észrevételezt tehetek. Az első szó: (VIS) természetes kiegészítése a Q és így ez *quis*-nek olvasandó. Ez esetben a következő szó AC kezdetet és IT, Hampel szerint is, végződést nyerne. A közbeeső betűk, ma már a kő letisztítása és jobb fényképezés után biztosan olvashatók EPER. Az AC után a kő megmunkálását követve, egy C betű hajlását is kivehetjük a C és E között, így az értelem szerinti kiegészítést az emlék epigráfiája is támogatja. Az egész szó tehát: ACCEPERIT. Ha a felirat szerkesztője biztosabb latinságú lett volna, más, alkalmasabb szót, „abstulerit”, „sustulerit” írhatott volna ide. Természetesen így az egész konstrukció megváltozott volna. Ámde a közhasználatúbb „acceperit” is eléggé kifejezte számára azt, amit gondolt, a feliratos kő eltávolítását, illetőleg az erre vonatkozó és átkokkal nyomósított tilalmat. E második rész olvasása tehát így alakulna: (QVIS ACCEPERIT/L API/DE/M I — ST/V/ MA L/EDIC /TVS SIT/ : *Quis acceperit lapidem istum maledictus sit*. Hangzásából azonnal érezhetjük, hogy ez is csak félig sikerült hexameter.

A felirat így helyre állított szövege mit árul el keletkezése koráról? Hampel a IX–X. században keletkezettnek tartja az írást, mivel mint mondja „a capitalis betűk a régibb korszakban divó szabálytalan jelleggel mutatnak”.<sup>4</sup> Ez a megállapítás aligha áll, hiszen a zalavári feliratok capitalisa még megtévesztésig hű római „capitalis elegans”, a Hampel szerint, régibb középkorból. Igaz viszont az, amit az e betűkről továbbiakban mond „... az ilyenfajta betűvetésben tapasztalatlan kezét árulnak el”. A tapasztalatlan kéz, a felirat gyöngye latinsága, több mint rossz ritmikája a kor klerikus műveltségének színvonalát el nem érő egyházira engednek következtetést. A kőkép felső mezőjében esküre

emelt kézzel ábrázolt pap, bencés nem lehetett, és ez az ikonográfiai bizonyosság is támogatja Sörös Pongrácnak, a magyar bencések historikusának komoly kételyét Aracs bencés voltát illetően.<sup>5</sup> De még ha a johannitákra gondolunk is, mint a monostoregyház szolgálatát vállaló egyházi testületre, eléggé valószínűtlennek kell mondanunk, hogy az ispotályos lovagrendnek hiteles helyeket, iskolákat fenntartó<sup>6</sup> papi ága egy ilyen, meglehetősen komoly rendeltetésű szöveget tudatlan vagy kis műveltségű tagjával fogalmaztatott és kiviteleztetett volna. Nem is juthatunk más megállapításra mint, hogy a felirat még az előtt készült, mielőtt a monostoregyházat kiszolgáló jánoslovagok rendjének papjai, „káplánjai”, Aracson megjelentek volna. S ha igaz, hogy a felirat a kőkép megtervezése és elkészítése után került a kőre — és ezt a feltevést a felirat zavaros epigráfiája is támogatja — a templom, mégpedig a régebbi templom, felépítése után, de mindenképpen a monostoregyház szerzeteseinek megjelenése — XII. sz. második fele — előtt.

Még egy utolsó kérdésre kell válaszolnunk. A felirat készítője, ha úgy tetszik szerzője, minták után indulhatott-e? A kő és felirat kétségtelenül apotrofikus rendeltetése könnyen beleilleszthető egy általánosabb gyakorlatba. S ha nem is a minták, de az igen hasonló példák korántsem hiányoznak. A debreceni kollégium egyik kódexében találtam meg a bambergi székesegyház hasonló rendeltetésű feliratát, mely az alapító Szent Henrik császár sírja fölött olvasható:

Bambergae Heinricus caesar ego sum atque patronus  
Predones feriam *vindex ego michi* fiam  
*Hec loca defendam mala facta rependam.*<sup>7</sup>

Itt maga az alapító császár szólal meg és ígér bosszút és büntetést azoknak, akik síri nyugalomát háborítják, az általa alapított dómot fosztogatják.

Más feliratokon viszont a védőszentet kérik, hogy a tiszteletres szentelt hely békéjéről és nyugalmaról gondoskodjék.

Alcuinus Flaccus, a karoling kor nagy humanistája egy Szent András-kápolna feliratát ilyen értelemben fogalmazta meg:

Primus apostolicus christum, qui agnoverat inter  
Andreas fratrem convocat atque suum  
Ita suis meritis iam *tecta sacrata tuetur*  
*Ut procul effugiat hostis ab aede sua*<sup>8</sup>

Előkelő és távoli rokonai ezek csupán az aracsi templom feliratos kővének. S ez utóbbi, e fényes társaságban nem is más, mint igénytelen bizonyossága a középkor szokásai kötelező erejének. Ezekhez a latin Európa peremén élő aracsi pap gyenge latinságával, rossz írással is kénytelen volt alkalmazkodni.

Mezey László

## REFLEXIONS SUR LA LECTURE DE LA PIERRE D'ARACS

### Résumé

Se joignant à l'étude précédente de Joseph Csemegi, l'auteur de l'article présent reconstitue avant tout le texte de l'inscription du monument de pierre, c'est à dire, il complète la reconstitution ancienne de Joseph Hampel. L'inscription est la suivante: „Literulas quicumque legunt — Deum omnipotentem rogent — Quis acceperit lapidem istum — maledictus sit.” L'écriture incertaine, le latin incorrect et la rythmique tout à

fait fautive permettent de conclure que l'inscription a été exécutée avant l'arrivée à Aracs des Bénédictins cultivés et des chevaliers Johannites. Quant aux exemples de destination analogue, elle évoque une inscription de la cathédrale de Bamberg, ainsi que des inscriptions de l'épocque carolingienne exécutées par Alcuin ou Hariulf.

L. Mezey

<sup>2</sup> Hampel J., i. m. 204.

<sup>3</sup> Hampel J., i. m. 208.

<sup>4</sup> Hampel J., i. m. 204.

<sup>5</sup> Elenyészett apátságok. Pannonhalmi Rendtörténet. XII/B (Bp. 1912) 4–5.

<sup>6</sup> Monumenta Romana Episcopatus Vesprimiensis I. (Bp. 1896) 275.

<sup>7</sup> Cod. Collegii Debrecinensis 47. f. 82.

<sup>8</sup> *Migue*, Patrologia Latina. 101. col. 740. — Vö. még Hariulf apát inscriptióját St. Riquier templomára. P. L. 179. col. 1242. — Köszönettel kell megemlékezni Fettich Nándor szívességéről hogy olvasatomát az ő, részben egyező megoldásával egybevettem.

## Резюме

В связи с предыдущей статьей Е. Чемеги автор прежде всего реконструирует текст надписи на камне, вернее дополняет ранние попытки восстановления его Е. Гампелем. Надпись звучит следующим образом: „*Literulas quicumque legunt — Deum omnipotentem rogent — Quis acciperit lapide istum — maledictus sit.*“ Неуверенный подчерк, слабая латынь и совсем ошибочная ритмика

дают возможность установить, что надпись была сделана раньше того, как в Араче появились более образованные монахи орденов Бенцшеви и Рыцарей Иоганна. В отношении примеров подобного назначения автор ссылается на надпись Бамбергского собора и на инскрипты Королингов, сделанные Алкуинусом, вернее Хариульфом.

Л. Мезеи

## A TÖRTÉNETI MÚZEUM FEGYVERTÁRÁNAK KÖZÉPKORI SISAKJAI

Az ellenséges fegyverek csapásai ellen védte meg a harcok fejét a sisak, amelyet méltán a legősibb védőfegyvernek tekinthetünk. Ha külső formájukat fejlődésük folyamán a legrégebb kortól kezdve figyelemmel kísérjük, úgy találjuk, hogy a formák bár gyakran szélsőséges oldalutak felé térnek el, a célszerű fejlődési lehetőségeket keresve, lényegükben mindig visszatérnek a legősibb külsőhöz. Kialakulásukat természetesen lényegesen befolyásolta a különböző korszakok támadó fegyvereinek alakulása is, azonban a különbségek kiegyenlítődése során ismét a megnyugodott mederben fejlődtek tovább, a lényegét tartva iránycélul. A feladat az volt, hogy az ellenséges fegyverek behatásától a fejet, annak minden különösebb megterhelése és gátolhatása nélkül megvédje.

A honfoglaló magyarság sisakja keleti eredetű, hegyesedő, kúpos nemezsísisak. A bőrből vagy nemezből készült süvegek elpusztultak, mindössze díszítésükre, egyben vértézésükre felvarrt pitykék, lemezsávok, esetleg a süveg csúcsát díszítő fémveretek kerültek napvilágra. Fémből készült sisakot, amelyet a honfoglaló magyarság hozhatott magával, csupán egy példányt ismerünk, a Pécselt előkerült kúpos vas pántsísisakot.<sup>1</sup>

A beregszászi honfoglaláskori magyar sírból került napvilágra egy ezüst süvegcsúcs. Felületét perzsaszasszanida ízlésű trébeltművű levéalakok borítják, amelyek a honfoglaló magyarság díszítő motívumának jellegzetes elemei.<sup>2</sup>

Nyugat-Európában a X–XI. században a sisakfajták általában kúpalakúak voltak, amely forma szintén keleti befolyásra utal. A rendszerint egy darab vasból kovácsolt sisakok homlokkrészéről egy keskeny vasnyelv az orr felé nyúlik, amely az arc élének nyújtott némi védelmet. A XI. század végén ezeket az ún. normann típusú, kúpos sisakokat az orrvassal együtt már egy darabból kovácsolják. Ez a munka az akkori fegyverkovács művészet fejlődésének magas színvonalát jelenti. Ezek a sisakok nagy ellenállóképességről tanúskodnak.

A XII. század folyamán a nyugati típusú sisak külső formában számtalan változáson, a célszerűséget szem előtt tartó alakuláson esett át, amely változások a kifejlődés stádiumát élő támadó fegyverek elnehezülésével állottak szoros összefüggésben. Természetes folyamat, hogy a támadó fegyverek változásai a védőfegyvereknek ugyanolyan irányú változásait mindenkor élénken követték. A védőfegyverzet elnehezedése a támadó fegyverek elnehezédését vonja maga után.

A sisak harangja ebben a században már nemcsak kúposan hegybefutó, hanem félgömb alakú, a század derekán lapos tetejű, majd hengeres külsőt vesz fel. Az orrvassal mindjobban megnyúlik és elszélesedik, míg nem az egész arcot elfedő, csupán a szemnyílásokat szabadon hagyó arcvértté alakul. Az első és második keresztesháborúk idején ezek a rendszernélküli kísér-

letezések rövid idő alatt a megfigyelések eredményeinek leszűrése után szinte egy csapásra megszűntek, és a legjobban bevált hengeres vagy hordó alakú lapostetejű sisakfajta maradt meg a további használatban, amelyet azonban már nem a homlok, hanem a belül párnázott sisaktető tartott fenn a fejen. Az arc előtti részen, a szemek előtt keskeny látónyílás volt kivágva. Fazék- vagy csöbőrsisaknak nevezzük ezt a típust, amely csekély külső formai változás mellett a XIV. századig a lovagok fejevértéül maradt meg.

Dolgozatunk célja, bemutatni a Történeti Múzeum Fegyvertárának későközépkori sisakpéldányait a fejlődés sorrendjében. A sisakokon azonban nemcsak a fejlődés menetét, hanem az akkori korszak magas szinten mozgó kovácsművészetét is figyelemmel kísérhetjük.

Sisakjaink sorát az összekötő vasúti híd mellett a Duna medrében talált XII. századi keleti típusú kúpos sisakpéldány nyitja meg. A sisak csúcsának ormán egykor tollbokréta tartó tok foglalt helyet, a nyak körül sodronyos vértézet hullott alá. A sisak egy darabból van kovácsolva, felső része kúpos, az alsó pedig hengeres alakú. Alsó szegélyén vésett arabeszk szalagdísz fut körül, felette két stilizált repülő madáralak, közéjük egy-egy az alsó szalagdíszből felugró arabeszk lombozatokkal kitöltött kartus alak nyúlik fel. A csúcsrészt díszítse lombozatokkal és lilium alakokkal tagolt, vésett mű. A mohamedán vallású hazai izmaelitákkal lehet a sisakot összekötésbe hozni, akik ebben az időben Magyarországon hadiszolgálatban is szerepeltek.<sup>3</sup>

A sisak a XII. század terméke. Boncz Ödön a XIII–XIV. századra helyezi a sisak korát, készítését pedig különösen az ábrázolás alapján perzsa műnek mondja<sup>4</sup> (LIII. t. 1). A Duna medréből került elő az a XII. századból származó sisakpéldány, amely csaknem félgömb alakúnak mondható. A nyugat-európai sisakfajták egyike ez a középpántból és két oldalleméből összezsugorított példány. Szerkezetében a korábbi századok úgynevezett pántsísisakjaira vezethető vissza. Nagy mérete alapján a belül elhelyezett vastag bélésre következtethetünk (LIII. t. 3). A kitűnő sisakokat, vértézeteket a középkorban hazai mestereink készítették. A lemezes vértézetek, fegyverderékak gyártását Kassa városában már a XIV. század végén iparszerűen végzik. Ebből az időből több mester nevét ismerjük. A kassai páncélgyártók céhe 1461 óta állott fönt.

A páncélgyártók és a fegyverderékkészítő mesterség között jelentős különbség mutatkozik. A páncélmű ún. merő (teljes) páncél sodronyból szőtt ujjakból, sisakból és kesztyűből állott, a fegyverderékmű pedig acélos vaslemezből készült fegyverderékből, sisakból és karvasakból.<sup>5</sup>

A kiskunfélegyházi sírlelet, amely egy XIV. századbeli gyalogos íjász felszerelését tárja elénk, sisakot is tartalmaz. A meglehetősen rongált állapotú sisak kúpo-

<sup>1</sup> Kalmár J., A pécsi sisak a honfoglalás körüli időből. Pécs Múzeumának 1942. évi értesítője. (Pécs 1942) 22–29.

<sup>2</sup> Hampel, J., Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn. (Braunschweig 1905) 624–625.

<sup>3</sup> Vezető a Történeti Gyűjteményekben. (Bp. 1938) 92.

<sup>4</sup> Boncz Ö., Arch. Ért. 5 (1885) 373–378.

<sup>5</sup> Kemény L., Arch. Ért. 21 (1901) 78; továbbá Arch. Ért. 25 (1905) 273.